

la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est l'Étoile du Berger, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore maguelonne, la belle Maguelonne, qui court après Pierre de Provençe (Saturne) et se marie avec lui tous les sept ans.

—Comment ! berger, il y a donc des mariages d'étoiles ?... —Mais oui, maîtresse.....

Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de dentelles et de chevrons ondulés. Et le reste ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel s'éclaircissaient par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette claire nuit qui ne m'a jamais donné que de bonnes pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau ; et par moments, je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir...

ALPHONSE DAUDET.

Le Canard

MONTREAL, 26 JUILLET 1884

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne peut pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons, aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordé à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

PHILIPPAULT & RODIER, Éditeurs-Propriétaires, No 25 Rue St. Gabriel.

Boite 175.

Nos Primes

Le prochain tirage des primes du Canard aura lieu en même temps que celui du Monde Illustré. Avis sera donné dans le prochain numéro du Journal.

LE CANARD EN PELERINAGE

Le CANARD a accompagné à la Bonne Ste Anne les Pèlerins de la paroisse St Jacques. Le voyage s'est accompli sans encombre et tout a été pour le mieux dans le meilleur des pèlerinages possibles.

Nous sommes revenus de Ste Anne tout ému par la piété et la ferveur dont nos compagnons de voyage faisaient preuve. L'atmosphère nous semblait imprégnée de dévotion, c'était une fièvre contagieuse qui aurait gagné le cœur le plus indurci.

Un voyage à Ste Anne fait du bien et nous y retournerons.

Du reste nous sommes si bien traités à bord du Canada par le populaire capitaine Duval, le doyen de nos marins d'eau douce.

Le Canada ne transporte pas les pèlerins jusqu'à Ste Anne de Beauport, à Québec les passagers sont transportés sur deux petits vapeurs d'un faible tonnage d'eau salée pour la fin du voyage.

L'un de ces vapeurs s'appelle le Brothers et l'autre le Pilgrim. C'est sur le deuxième que nous nous sommes embarqués.

Le Pilgrim de Québec est loin de ressembler à son homonyme de Fall River. Il est au vaisseau américain ce qu'est la cantine de Joe Beef à l'Hôtel Windsor. Le Pilgrim de Québec est une curieuse locomobile dont

les roues paraissent en insurrection contre leurs cercoles. Il est pourvu d'un mécanisme qui fait beaucoup plus de tapage que de besogne. Il n'avance pas plus vite dans son affaire qu'un cocher de place engagé à l'heure.

Le mécanisme du Pilgrim a été construit sur un modèle antique. Sa vélocité nous induirait à croire qu'il a été enlevé de l'arche de Noé lorsqu'elle est tombée en botte sur le sommet du Mont Ararat.

C'est le plus drôle de mécanisme que nous ayons jamais vu de notre vie. La curiosité nous a poussés dans la loge du mécanicien.

Nous avons été horrifiés en voyant que plusieurs pièces du mécanisme étaient liées ensemble avec de la corde à liège. "Oui, c'est parfaitement le cas nous l'avons vu, de vos yeux vu ce qui s'appelle vu, et nous avons plusieurs témoins pour corroborer le fait."

La tige de l'excentrique de l'arbre de couche était attachée à la "rocking shaft" par un bout de corde, ainsi que les tiges de la pompe à air et de la pompe du vaisseau.

En voyant ce phénomène nous avons été presque affolés par la terreur. Nous nous disions : Imagine-toi, pauvre CANARD, ce qui t'arriverait si ces cordes venaient à casser.

Le Pilgrim prendrait l'épouvante comme autrefois le petit Maskinongé dans le lac St Pierre. Où serais-tu entraîné avec les 400 voyageurs qui sont à bord.

Le CANARD a eu la chair de poule pendant tout le temps qu'il est resté sur le petit vapeur.

Il n'a repris ses sens que lorsqu'il a mis les pattes sur le quai de Ste Anne.

* * *

A Ste Anne de Beauport on ne voit que des maisons de pension. Nous sommes sûr de rester dans le vrai en affirmant qu'il n'y a pas dans le village une seule maison qui ne soit pas une hôtellerie pour recevoir les pèlerins, je n'excepte pas même le Couvent où l'on est très bien traité du resto.

Après la messe basse nous nous mîmes à arpenter le village pour découvrir un endroit propice pour déjeuner. Ne connaissant personne à Ste Anne nous courrions le risque d'entrer dans une maison de pension où l'on nous servirait un bifteck taillé dans du cuir à sémelle.

Si nous arrêtons sur la rue un des indigènes, pour lui demander l'adresse de la meilleure hôtellerie, nous étions sûr de tomber sur le propriétaire d'une maison de pension, l'époux, l'oncle, le fils, le neveu ou le frère d'un propriétaire de maison de pension, qui nous aurait fait patauger dans la boue argileuse du village sur la distance de cinq ou six arpents pour nous conduire à un endroit où il avait des parents. Nous nous décidâmes à longer les maisons et à juger de l'excellence de leur menu par l'odeur de leur cuisine, odeur qui nous empoignait l'organe olfactif à chaque porte que nous passions.

Une assez bonne odeur s'exhalait d'une maison portant une enseigne extraordinaire.

L'enseigne était rédigée comme suit :

E. LACHANCE, époux de Dolle MERCIER, MAISON DE PENSION.

Nous y entrâmes et nous y fîmes un excellent déjeuner. La cuisine de cette hôtellerie était un véritable apéritif. Il n'y avait pas de chef, c'était une cuisinière en pleine anarchie. On ne se bousculait et on n'est à qui mieux mieux. L'autorité du prince consort était méconnue, chaque cuisinière donnait ses ordres et se servaient dans les poches et le chaudrons. Non contentes de crier, les femmes disaient aux pratiques : Mangez, mangez, mes gens, si vous avez besoin de quelque chose, criez.

Et tout le monde criait. Les pommes de terre ont fait défaut pendant le repas. La maîtresse de céans disait aux pratiques. "Mon cher monsieur. J'ai été attrapée avant hier. L'homme qui me fournissait des patates n'est pas venu."

Nous nous rappellerons longtemps de la maison de M. E. Lachance, époux de Dlle Mercier.

BOSSE CONTRE BOSSE

Si les proverbes ne sont pas de vaines paroles, il est évident que deux bossus plaident l'un contre l'autre doivent entraîner, par le rire qui les caractérise, l'auditoire du tribunal correctionnel saisi de leur différend.

Nous disons qu'ils plaident l'un contre l'autre et non que l'un se défend contre les accusations de son adversaire, parce qu'il y a, dans la cause, plainte reconventionnelle de M. Bafous, opposé, après coup, à la plainte en coups et blessures spontanément portée contre lui par M. Broquille.

C'est donc à celui-ci à exposer son affaire ; il demande 100 francs de dommages intérêts. Disons tout de suite que M. Bafous en demandera autant tout à l'heure et nous voi débarrassés de la question d'argent qui n'est jamais gai.

—Messieurs, dit M. Broquille, tout cela ne serait pas arrivé sans un monsieur qui m'a certainement donné sa place avec intention. C'était sur un omnibus. En me voyant paraître à l'entrée de l'impériale, où se trouvait une seule place vacante, je remarque qu'on se met à rire, et, aussitôt, un des voyageurs se lève et dit à un de ses voisins ce mot que j'ai parfaitement entendu, mais que je n'ai pas compris sur le moment : "Attendez, vous allez voir quelque chose de drôle." Là-dessus il va s'asseoir à la place voisine de celle qu'il occupait, de sorte que je prends, naturellement, celle qu'il venait de quitter ; je lui dis : Pardon, monsieur ! en passant devant lui, et je m'assieds. Me sentant appuyé, je ne savais sur quoi, je tâte avec ma main, c'était le voyageur placé derrière moi sur l'autre banquette ; lui-même en fait au fait et me dit que je le gêne, je lui réponds qu'il me gêne aussi ; puis les rires qui commencent. Je me retourne et je m'aperçois que le voyageur placé derrière moi était contourné comme je le suis moi-même.

M. Bafous. — Vous avez peur de dire les choses... confondez-moi ! Nous sommes bossus tous les deux, quoi ! On le voit bien, dites-le donc !

M. Broquille. — Je dis : contourné parce que c'est un parti pris de se moquer des gens affligés d'une gibbosité...

M. Bafous. — Allons, gibbosité, a présent ; qu'est-ce que c'est que ça ? Dites donc une bosse.

M. le président. — Voyons, laissez les bossus et les bossus, et ditons-nous, monsieur Broquille, de quoi vous vous plaindez.

M. Broquille. — C'est monsieur qui m'a interrompu au moment où j'arrivais à la casquette ; puis ne pas gêner monsieur, je roule un peu mes roues, à droite.

M. Bafous. — Votre bosse, M. le président. — Je vous engage à vous taire.

M. Broquille. — Monsieur en fait autant, nos deux... (A peine voit et il a un air de défi, non deux bossus !... Bossus !... je lui dit cette fois...)

M. Bafous. — Ça va bien.

M. Broquille... se recontraient encore ; je me penche à gauche, il m'a fait sautiller ; la même chose se produit aussi bien pour moi que pour monsieur ; les passagers se tordent, M. Bafous rit à ventre debout.

M. Bafous. — Sur votre bosse, M. le président. — Je vous engage à vous taire.

M. Broquille. — Monsieur en fait autant, nos deux... (A peine voit et il a un air de défi, non deux bossus !... Bossus !... je lui dit cette fois...)

M. Bafous. — Ça va bien.

M. Broquille... se recontraient encore ; je me penche à gauche, il m'a fait sautiller ; la même chose se produit aussi bien pour moi que pour monsieur ; les passagers se tordent, M. Bafous rit à ventre debout.

M. Bafous. — Sur votre bosse, M. le président. — Je vous engage à vous taire.

M. Broquille. — Oui, alors j'envoie une bourrade à mon tour sur celle de monsieur ; aussitôt il se retourne et m'assène un coup de poing en plein visage.

M. Bafous. — Oh ! pardon, n'allons pas si vite ; ce n'est pas une bourrade que vous m'avez rendue, c'était un bel et bon coup de poing, donc vous êtes le provocateur (Au tribunal). Car vous remarquerez, messieurs, que dans tout cela, j'étais le premier à rire de nos deux bossus se gênant ; monsieur, au lieu d'en faire autant et de justifier notre réputation de gens d'esprit et de gaieté, se fâche, m'investit et me frappe.

M. Broquille. — J'avais le nez et la bouche ensanglantés de votre coup de poing.

M. Bafous. — Si vous ne vous étiez pas fâché ; si vous aviez ri comme moi de nos deux bossus roulant l'une sur l'autre, à droite, à gauche, les voyageurs vous auraient applaudi, comme ils m'ont applaudi moi-même. Tenez, voulez-vous que je vous dise ? Vous ne méritez pas d'avoir une bosse ; vous d'ailleurs la bosse bête, vous déshonorez la corporation des bossus.

Le tribunal a renvoyé les deux bossus dos à dos.

L'HOMME PROPRE

(L'entre en chiquantant les manches et les parements de son habit).

Je n'ai pas diné, parce que j'ai eu la bêtise d'accepter à dîner chez Oscar.

Oh ! je ne dine jamais en ville, je souffre trop ; mais la marquise des Plantesbandes et sa fille devaient dîner chez Oscar. L'autre jour, j'avais conquis les bonnes grâces de la marquise en lui donnant la recette d'une eau antipolluculaire qui est de tradition dans ma famille.

Je dis donc à Oscar : elle est charmante, Mlle des Plantesbandes. Alors le voilà qui organise ce fameux dîner de ce soir. C'est un gargon intelligent, paraît-il, mais il n'est pas... il n'a pas l'habitude, le culte de la propreté. Moi, je n'ai pas une imagination extraordinaire ; mais au moins je suis propre !

Ce matin, je m'éveille. Je pense : dîner chez Oscar. Enfin !

Je prends mon bain. Comme tous les jours j'ai mon heure de pédicure, mon heure de manucure, ma demi-heure de coiffure du matin. Et je déjeune. Quatre œufs à la coque ; j'ai-je pas parce que personne ne touche les œufs en dedans. Je mange du pain fait à la mécanique... personne ne touche à la pâte ; au sortir du four on me le met dans une serviette et on me l'apporte. Je bois de l'eau filtrée sur ma table, un petit filtre, excellent système... (Je vous donnerai l'adresse du fabricant.)

Après déjeuner, je me lave les mains, je me débarbouille, je change de linge, je mets des bottines fraîches, je me rase les mains et je sors. Je vais chez Auguste me faire broser la tête ; vous savez ?... le shampouing. Je vais au shampouing tous les jours, de trois à quatre heures.

Ça crouse l'estomac, le shampouing, quand on n'a pris que des œufs à la coque. Je rentre donc ; je me lave les mains, je me débarbouille... (la poussière, en route) ; je change de linge, de costume, je mets des bottines fraîches, je me relave les mains et je sors. Chez Auguste je me fais donner un dernier coup de peigne et ça route ! Chez Oscar j'espère que le dîner était pour six heures.

Bonsoir, madame, bonsoir, Oscar, bonsoir, mademoiselle, bonsoir, tout le monde. Je demande à me laver les mains (la poussière.)

Dans le potage, je trouve une petite carotte nouvelle (j'aime bien les carottes) épluchée à la main (la main de la cuisinière) !

Qu'en moi on épluche les légumes

à la machine, en tournant comme ça. (Je vous donnerai le nom du fabricant.)

Je ne touche pas au potage. On fait passer du pain, coupé à la main, sur une assiette. Je ne dis rien. J'en prends un morceau ; je le fais tomber dans ma serviette, qui était propre, c'est vrai. (C'est la seule chose propre qu'il y avait à table. — Ah si, il y avait encore la nappe et les couteaux qui paraissaient propres). Je coupe une petite tranche en dessous de mon pain, une petite tranche en dessous, et je pèle la croûte tout autour. J'avais, comme ça, un petit noyau de mie assez propre. (C'était du pain coupé à la mécanique ; j'avais averti.)

Oscar a eu l'air de remarquer mon petit travail et il a commencé à me faire un nez.

Eh bien ! je n'ai mangé que ce bout de mie de pain. Tout ce qu'on a servi me faisait penser à la cuisinière qui avait ficelé l'alcayau, troussé le dindon, cossé les flagolets.

Ça me donnait mal au cœur, rien que de voir manger tout ça aux autres.

Je n'ai bu qu'un peu de bordeaux, parce qu'on le fabrique assez proprement. A Bordcaux, ils ne foulent plus le vin comme ça... (Geste des pieds) ; il font ça à la machine...

A chaque assiette qu'on emportait pleine de devant moi, Oscar devenait de plus en plus sombre ; il sentait que tout ça n'était pas propre.

Oh ! j'ai eu de la patience ! mais quand j'ai vu la marquise et sa fille (sa fille) manger des fraises des bois sans les laver, des fraises cueillies dans les bois ! (Ce n'est pas propre, les bois) et cueillies avec les mains... (Ce n'est pas propre, les mains...) Quand j'ai vu ça, je me suis levé de table, j'ai épluché, j'ai dit à Oscar : Non ! tu n'es pas propre, rien n'est propre chez toi, pas même les invités !

Oscar a pâli, s'est levé, m'a montré la porte, pendant que la marquise faisait respirer un flacon à sa fille en lui disant : Tu avais raison ! ce monsieur est décidément très mal élevé.

J'ai haussé les épaules, j'ai quitté la salle, j'ai demandé de quoi me laver les mains, mais Oscar me suivait ; il m'a mis mon pardessus sur la tête et a lancé mon chapeau sur le palier. La porte s'est fermée et... (Un temps, plusieurs grimaces.)

... Mais qu'est-ce que j'ai ? Ah ! c'est mon estomac... Je m'en vais ; il faut que je rentre changer de bottines, me laver les mains, et manger.

Manger quoi à cette heure-ci ? Ah ! bah ! encore quatre œufs à la coque, au moins, parce que n'y touche en dedans. Oh ! vous savez, si je pars, ce n'est pas tout la flam, que... (Il chiquante son habit), enfin ce n'est pas propre ici ! Bonsoir.

CORRESPONDANCE

Montréal, 16 juillet

A M. Guillaume Couture.

Monsieur, Veuillez insérer mon nom sur la liste des artistes qui prendront part au prochain concours de l'Académie de Musique de Québec.

Je veux concourir pour le prix d'exécution. Mon instrument est un instrument à corde.

Je dois ajouter que je suis depuis dix ans le bourgeois de Montréal et que mes exécutions ne laissent rien à désirer.

Signé,

CAUCRAFT.

La statue en bronze de Sir G. M. Cartier, devrait être érigée au centre du faubourg Québec avec l'inscription suivante :

"C'est ici que Cartier fut coulé par ses compatriotes."